

## **Ce que l'on ne découvrira jamais**

Un pays, presque n'importe lequel, c'est immense. C'est plus qu'un pays, c'est un univers, fait de régions spécifiques qui sont chacune comme un petit pays. Dont la diversité étonne et fascine.

Prenez la France, plus encore peut-être que n'importe quel autre pays, la multiplicité de ses paysages vous interpelle, vous laisse pantois. Un livre vous le prouve. Pris dans des milliers de livres de ce type, présentations, guides, allons à la découverte de la France, les plus beaux villages de France.

Des livres pour tout. Pour ces paysages, pour les montagnes et les rivières, pour les vastes plaines à blé, pour les zones humides à protéger absolument, des autres sèches ou volcaniques. En tous ces lieux où l'homme depuis des millénaires s'est installé. Qui a modelé le pays souvent. Qui l'a respecté, on veut dire par là, qui s'est adapté à sa structure, à son climat, ou au contraire, plus proche de nous, l'a maltraité en y installant des monstruosité industrielles ou nucléaires, en y faisant prospérer les villes au-delà du concevoir, grignotant sans aucun état d'âme les belles campagnes d'autrefois, avec des champs de première qualité et des vergers superbes, en le quadrillant de routes et d'autoroutes ou encore de lignes de chemin de fer. Pour un esthète, l'horreur !

Mais il faut savoir fermer les yeux pour ne plus voir que les réalisations qui honorent l'homme. Celui-ci s'y est donc installé. Il y a construit des maisons. Ce qui étonne aussi c'est que presque toujours elles sont en dur, c'est-à-dire en pierre. L'homme qui n'a jamais su se contenter de tentes ou de yourtes. Qui voulait du solide. Là où non seulement il puisse vivre, mais où il savait que dix ou vingt générations le suivraient. Il se savait passer en sa vie et sur terre, d'un souffle il aurait pu disparaître, et néanmoins il a sacrifié une partie de son existence à déplacer des cailloux, à les tailler, à les entasser pour en faire des maisons, des ponts, des chemins, des murs de séparations, des églises et des châteaux. Il est vrai que la société est fort diverse. Et si certains charrient et entassent des cailloux, d'autres, qui commandent, ne se salissent pas les mains, les gardent belles propres où la trace des outils n'y est marquée d'aucune manière, ne se mouillent jamais le front. Ils sont là seulement pour jouir du travail des autres. Car voilà, ceux-là que l'on voit commander sans se mettre à l'ouvrage, ils se sont institués supérieurs.

N'empêche, c'est par cette position où l'on exige, et parce que souvent ils ont voulu du beau et du durable, sans attention pour ces autres qui souffriraient pour que leurs désirs s'accomplissent, que l'on eut des églises, des châteaux, des maisons de maîtres, tous ces bâtiments qui aujourd'hui font la richesse d'un pays. D'un mal ainsi peut naître du bien. Et la culture, pourrait-on le dire, résulte aussi de la peine de ces hommes qui ne la font souvent que de manière toute extérieure.

Ce pays, cet immense pays. Les livres lui faisaient bien sentir combien il était vaste et divers. Tellement de choses admirables. Et ce qui lui faisait pourtant

mal, quelque part en lui, c'est qu'il n'en connaîtrait jamais qu'une toute petite partie. Il découvrait sur images des églises dont les murs sont d'une belle couleur dorée, ou rosée, et même que l'austérité avait guidé les constructeurs, qu'il ne verrait pas. Et plus encore que les simples églises, les cathédrales, dont l'intérieur sait parfois être d'une luminosité extraordinaire, avec des vitraux uniques au monde. Tout cela est fascinant, mais intrigue aussi. Comment se fait-il, se disait-il, qu'en une époque que l'on dit noire, souterraine, obscure, cruelle, sale au possible, où donc l'hygiène n'était un mot qui n'existait pas, et où même la propreté était considérée sur le même plan que la lubricité, car tout est péché pour l'église qui n'a jamais cherché qu'à imposer des dogmes, repoussant la notion de simple bonté le plus loin possible souvent, comment en des temps de plus troublés, car les gens s'y faisaient la guerre, on pillait et l'on tuait, on torturait à loisir, on anéantissait, on avait pu réaliser de tels chefs-d'œuvre ?

Voyez, un homme ordinaire, en principe il ne sait pas faire grand-chose. Il n'est pas capable d'aligner deux briques ou deux pierres l'une sur l'autre. Il ne sait pas ce qu'est la taille. Il n'a jamais tenu un marteau et un burin dans les mains. Alors qu'en ce temps-là, il y a des siècles, il y avait ces professionnels aguerris, compagnons du Tour de France, non pas qui savaient tout faire, mais produisaient néanmoins en leur domaine des choses parfaites. Et il en était d'autres qui décidaient de ce qu'il fallait faire, des architectes, et dont les créations, au final, seraient ces monuments exposant une beauté si fulgurante qu'elle en devient hors de votre portée, tout autant de votre compréhension qui s'égarerait en des interrogations diverses, presque angoissées, auxquelles personne ne pourra jamais répondre. Cette beauté parfaite, même pour celui qui ne croit pas forcément au message, garde tout son mystère.

Et de telles merveilles il y en avait à profusion. On pouvait en découvrir dans n'importe quel coin de ce pays. Vous débouchiez sur une vallée où un fleuve coulait tranquille, là-bas se profilait un beau village avec son église dont la grâce vous demandait de vous approcher et de la découvrir bientôt sous tous ses aspects, autant à l'intérieur où se voient des choses sublimes, qu'à l'extérieur où le jeu des proportions, presque toujours parfait, vous invitait à de longues contemplations. Vous passiez les collines, derrière c'étaient de nouvelles trouvailles. Ça n'arrêtait pas. Et ainsi vous auriez pu aller de la sorte à travers tout ce pays, à pied de préférence, jamais il n'y aurait eu de fin à vos découvertes. C'était carrément infini. On ne comprenait plus tant de richesses et de beauté. Peut-être même que pour finir on s'en faisait une indigestion telle que désormais l'on aurait bien voulu quitter cette si vaste culture pour retrouver des choses plus humbles et plus discrètes. L'ordinaire parfois a son prix.

Malgré ces réticences, qui ne figuraient dans ses réflexions que lorsque la journée se terminait et qu'il avait vu tellement de merveilles qu'il en était fatigué, comme éteint, il se ressaisissait vite pour se dire encore et toujours qu'il aurait tout voulu voir, tout comprendre, et saisir ces œuvres multiples dans leurs plus insignifiants détails.

Il était particulièrement attiré par les charpentes des églises et des cathédrales, ou même de ces bâtiments publics qui avaient une fonction collective, voire sociale. Parfois il aurait demandé à quelque concierge le droit l'aller là-haut. Et c'est ainsi qu'il aurait pu découvrir ces forêts de poutres et de chevrons, ces entrelacs savants, mais d'une solidité à toute épreuve où lui, il aurait pu rester caché des heures. Parce qu'en ces hauts sublimes, personne ne nous y sait. Nous sommes coupés du monde tout en entendant ses bruits apparus d'ici doux et familiers. Car mis à part les poutres du toit, les lambris et au dehors les tuiles qui les recouvrent, accrochées à des liteaux d'une grosseur parfaitement déterminée, il n'y a rien qui mure et isole complètement. Et en ces hauts toujours contempler, voire même caresser, ces vieux bois dont l'âge est canonique. Des arbres ayant poussé au cœur de ce moyen-âge tant décrié et pourtant, on l'a vu, génial au-delà de toute compréhension. Il aurait voulu voir aussi les vitraux dans leurs détails, les peintures dans leur splendeur. Tout. Et puis sorti de telles bâtisses, rentrer dans des villes anciennes afin d'en parcourir les rues, de s'arrêter devant chaque maison qui présenterait une particularité quelconque, et puis bientôt rentrer dans chacun des petits bistrot de telle ou telle de ces cités, et y boire une bière locale dont la saveur l'enchanterait. Une bière si rustique et si solide, pas pour des amateurs de tisanes le soir au coin du feu, en laquelle une cuillère se tiendrait debout !



Charpente de l'ancienne halle de Cadouin, en Dordogne.

Voilà une nouvelle vie. Idéale. On ne fait que parcourir un pays. On n'a même pas de but, puisque les richesses sont à chaque contour. On va selon son humeur. On s'arrête quand on le juge bon. On est libre. Comme l'air, comme les rivières et comme les oiseaux qui traversent ce pays, quant à eux parfaitement indifférents à ce qu'ils peuvent découvrir sous leurs ailes. Tandis que nous, si terre à terre, nous sommes prêts à tout prendre de ce que l'on rencontre.

Alors que la réalité est autre. D'une part l'on ne verra jamais qu'une toute petite partie de ces multiples merveilles, et d'autre part même que l'on aurait tout absorbé, tout compris, sa mémoire devenue un véritable coffre aux trésors dans lequel on pourrait plonger des jours entiers à pleines mains qu'il regorgerait encore, qu'il faudra quand même tout quitter de cela un jour.



La coiffe traditionnelle du pays de Pont-Aven.